

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 34

Artikel: Pharmacies
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-218954>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

J'eus un mouvement de recul et m'arrêtai aussi, ne pouvant deviner ce que me voulait cet inconnu.

Il ne se pressait pas de m'adresser la parole, et pourtant sa manière d'être excluait toute pensée d'impolitesse. A vrai dire, il n'était pas si vieux, soixante ans, peut-être.

Les deux pointes inégales de sa moustache grise ombrageaient une bouche très bonne, dont les coins s'abaissaient en un malicieux sourire, d'accord avec le rayon de gaieté qui dansait au fond de ses yeux. La redingote qu'il portait ne pouvait appartenir qu'à un Vaudois, et le feutre qu'il enleva pour me saluer, respirait à coup sûr, comme aurait dit Monsieur Benjamin Vallotton, la démocratie.

Je suis, me dit-il simplement, le *Conteur Vaudois*. Je saluai, mais sans trouver de réponse et très ahurie ! — Comment, le Conteur Vaudois avait une figure !

— Et, poursuivit le vieux monsieur, je vous connais un peu. On m'a parlé de vous ; vous êtes timide, ne le soyez plus. Vous êtes triste aussi, je le vois. Pour vous encourager, faites une fois, de toutes les pensées qui plissent votre front et ralentissent votre démarche, faites une fois quelque chose pour moi ?

— Mais, Monsieur le Conteur Vaudois, dis-je touchée de cette bienveillance et recouvrant peu à peu mes esprits, comme vous le dites si bien, mes pensées sont souvent tristes ! Qu'en ferez-vous, vous qui, depuis de longues années, distribuez de la gaieté à vos abonnés ? — Puis, vous aimez les histoires vraies, et souvent, d'absurdes petits contes, sans aucune morale, surgissent de mon esprit. Je n'oserai jamais vous les dire !

Le Conteur Vaudois éclata d'un beau rire en me frappant sur l'épaule ; je ne m'offensai pas, le geste était très paternel.

— Mais, mon enfant, dit-il, vous ne savez donc pas, que souvent les pensées tristes, par un enchainement mystérieux pour ceux qui n'observent rien, aboutissent à des histoires gaies.

Vos pensées sont noires parce qu'elles sont enfermées ! Sortez-les, mettez-les au soleil, vous verrez la couleur qu'elles prendront ! Quant aux contes, mais, il n'y a rien de si vrai que les contes ! — Moi, le Conteur, je le sais mieux que personne ! Les contes, mais c'est plus vrai que l'histoire ! S'ils sortent du fond de votre esprit, c'est qu'ils y ont été placés. Allons, pas d'hésitation, à bientôt, nous vous attendons !

Le Conteur Vaudois s'éloigna, me laissant perplexe au bord du trottoir, mais tout de même encouragée, si bien que je me résolus à tenir l'aventure, en contant dès aujourd'hui cette rencontre.

Est-elle vraie, au Conteur lui-même demandez-le, si un jour vous le rencontrerez !

Une Conteuse Vaudoise.

LE LIVRE D'OR MORGNIEN

DANS une série d'intéressants articles sur Morges et son histoire, le *Journal de Morges* donne la liste suivante des personnalités notables qui sont nées dans cette ville ou qui y ont exercé leur activité. Les vivants, car on en pourrait citer aussi plus d'un, ne sont pas compris dans cette liste.

Charles-Emmanuel de Warnery (1720-1786), qui fit en Pologne une brillante carrière militaire, et a publié plusieurs ouvrages stratégiques remarquables ; Jean-François Sablet, dit le *Romain* (1745-1813), peintre distingué auquel le gouvernement français accorda un appartement au Louvre, et dont le musée Arlaud, à Lausanne, possède deux tableaux ; son frère, Jacques Sablet (1749-1803), dit le peintre *du Soleil* ; le Dr Jean-André Venel, créateur de l'orthopédie (1740-1791) ; Marc-Samuel-Isaac Mousson, chancelier de la Confédération (1776-1861) ; Alexandre Yersin, professeur de Sciences naturelles, père du Dr Al. Yersin (1825-1863) qui a découvert le sérum anti-pesteux et dirige actuellement l'institut de Na-Trang ; Auguste Huc-

Mazelet, docteur-médecin, philosophe, musicien (1811-1869) ; 1812-1888, le peintre Louis Buvelot, qui eut une vie mouvementée au Brésil, puis à La Chaux-de-Fonds, devint professeur de dessin, et s'expatria de nouveau dans les années 1860, en Australie, devint une des célébrités de Melbourne ; il a donné son nom au musée de cette ville ; Alexis Forel, économiste, naturaliste (1787-1872) ; Fritz Burnier, colonel, mathématicien (1818-1879) ; François Forel, (1813-1887), président de la Société d'histoire de la Suisse romande, archéologue, père de F.-A. Forel ; Eug. Bersier, pasteur à Paris, (1831-1889) ; Benjamin Vautier, peintre à Düsseldorf (1829-1898) ; Charles Dufour, mathématicien et astronome (1827-1902) ; Pierre-François de Martines (1721-1769), colonel au service de la France ; François-Louis Mayor, seigneur de Sullens (1683-1725), colonel au service de la Hollande, et son frère Benjamin Mayor (1686-1719), colonel au service de Venise ; Henri-J.-Emmanuel Monod (1753-1833), magistrat ; Jean-Louis Muret (1715-1796), économiste ; Emmanuel-François-Benjamin Muret-Grivel (1764-1840), envoyé en mission auprès de Bonaparte ; Jules-Nicolas-Emmanuel Muret, (1759-1847), landammann ; comte Jean-Jacques de Beausobre (1704-1783) lieutenant-général au service de la France ; Jean-Jacques Cart (1747-1813), juriste et historien ; Alexandre de Catt (1728-1795), secrétaire particulier de Frédéric II, roi de Prusse ; Henri Warnery (1859-1902), professeur à l'Académie de Neuchâtel et à l'Université de Lausanne, poète et romancier, était bourgeois de Morges.

CES PAUVRES FEMMES

NOUS trouvons dans « l'Amerikanische Schweizer-Zeitung » qui paraît à New-York à l'usage des Suisses des Etats-Unis, une historiette amusante.

Dans un village de montagnes vivait une femme dont le péché mignon et tenace était le bavardage : sa langue et son imagination étaient inusables et leurs exigences passaient avant les travaux du ménage, les soins aux enfants et au bétail.

Les autres montagnardes convinrent un jour de lui jouer un tour tout en mesurant l'étendue de sa passion des commérages. Dès l'instant où le chevrier appela ses chevrettes pour les conduire à l'alpage, une voisine consentit à perdre une heure avec la babillarde ; au bout de ce temps, comme par hasard, une deuxième villa-geoise survint pour remplacer la première et reprendre le fil de la conversation. D'heure en heure, la... mutte eut l'immense plaisir de tailler des bavettes avec la plupart des femmes du village, sans se douter de la conspiration. Tant et si bien que, le soir, quand le chevrier ramena son troupeau, elle était encore devant son chalet, infatigable, à discuter les dernières nouvelles de la journée !

L'histoire est plaisante assurément, mais ce serait risquer peu que de parler que la plus belle moitié d'un village suisse n'eut jamais la cruauté de se moquer de la sorte d'une fille d'Eve trop loquace. Chaque pays, chaque localité a ses babilardes — et ses babilards aussi — ; c'est faire tort à notre population que de l'accuser, elle seule, de ce travers.

« Ganache ! ». — Madame, votre mari est une ganache ! déclara froidement Napoléon Ier à l'impératrice d'Autriche. La souveraine qui ignorait les finesses de la langue française, demanda l'explication du mot « ganache » à un de ses courtisans. Ce dernier n'étant pas mieux au courant et ne voulant pas passer pour un ignorant, lui fit, sans hésiter, cette réponse :

— Majesté, une ganache, c'est l'homme le plus intelligent, le plus instruit et le plus distingué d'un pays.

A quelque temps de là, l'impératrice voulant féliciter un de ses officiers pour d'importants services rendus, lui annonça avec conviction et en présence de toute la cour :

— Monsieur, vous êtes la plus grande ganache de mon empire !

PHARMACIES

IMEZ-VOUS les pharmacies ? Oui, n'est-ce pas ! Tout y est si brillant, si net ! Il y règne une atmosphère de science, plus encore de mystère qui séduit l'ignorant... que nous sommes tous en l'espèce. Et les pharmaciens aux gestes mesurés, calmes, méthodiques derrière leur comptoir pareil à un trône ! Ah non ! Dans les circonstances les plus graves, il garde toute sa présence d'esprit, toute sa placidité. Il le faut sans doute ! Mais pourtant !

Ecoutez, à ce propos, ce que disait déjà Mont-Select, il y a plus d'un demi-siècle :

« Un jour, pendant que j'étais dans une pharmacie, à examiner tous ces bocaux, si pareils de forme, et si différents de contenu — une femme poussa violemment la porte du magasin, elle entre. Elie n'a pas la force de parler ; tous ses traits sont convulsés. Elle ne peut que tendre au pharmacien une ordonnance qui tremble entre ses doigts. Son mari vient de se fendre la tête ou peu s'en faut. Il est là, chez elle, étendu sur un lit sans connaissance. Le médecin appelé en toute hâte, a rapidement tracé quelques lignes sur un papier... C'est ce papier que dépile gravement le pharmacien, — car un pharmacien ne doit jamais cesser d'être grave, — c'est ce papier qu'il déchiffre lentement, posément, car un pharmacien doit avant tout, bien se pénétrer des termes d'une ordonnance.

Lorsqu'il a fini de lire, il dit à la femme :

— Veuillez vous asseoir !

S'asseoir ! s'asseoir !

— Mais, monsieur, s'écrie-t-elle ; vous ne comprenez donc pas ? Mon mari court le plus grand danger ! Donnez-moi vite ce qu'il faut ! Vite !

— C'est l'affaire d'un instant... Veuillez vous asseoir.

La pauvre femme se laisse tomber sur une chaise, les bras sans ressort, les yeux sans regard.

Pendant ce temps, le pharmacien s'est mis à l'œuvre. Il choisit une petite bouteille, la pose dans un des plateaux de la balance placée devant lui. Il se dirigea vers la bibliothèque des bocaux ; il en attire un et verse quelques gouttes de son contenu dans la petite bouteille. Il pèse encore, et ajoute d'un autre bocal, — tout ceci avec le soin et la méthode recommandés par le Codex. De temps en temps la femme se lève par un brusque soubresaut. Elle voit son mari pâle sous le sang, et elle se tourne vers le pharmacien en joignant les mains :

— Oh ! monsieur ! monsieur !

— Patience...

— Mon pauvre mari !

— Voilà qui est bientôt fait, madame.

Dinant cela le pharmacien bouche hermétiquement la petite bouteille enfin remplie. Il prend dans un tiroir un morceau de papier vert, dont il entoure et coiffe le bouchon, en le plissant comme une collerette. Il l'assujettit avec une ficelle rouge, et achève de le rognier avec des ciseaux. Ensuite présentant un bâton de cire à la bougie, il en laisse tomber une parcelle enflammée, avec laquelle il fixe la ficelle au sommet du bouchon.

— Oh ! monsieur !

Ce n'est pas tout. Il s'agit de tailler une étiquette et de la coller avec un pinceau sur le flacon ; puis d'écrire en belles lettres sur cette étiquette blanche le numéro de l'ordonnance, le nom de la potion sans oublier l'indication : « Agiter avant de s'en servir ».

— Monsieur... monsieur !

— J'ai fini, madame.

En effet, après avoir accompli toutes ces indispensables formalités, le pharmacien roule le flacon dans un dernier papier et le présente délicatement à la femme.

Combien? combien ? balbutie-t-elle en agitant fébrilement sa main dans la poche de sa robe.

— Passez au comptoir.

Au comptoir, trône le propriétaire de la pharmacie, majestueux, qui a l'air de sortir d'un

rêve, et qui retient encore la pauvre femme pendant trois minutes. Enfin, il lui donne sa monnaie. Elle se précipite alors vers le seuil, où elle rencontre le commis, qui l'a devancée, et qui lui ouvre poliment la porte, une porte ornée d'une sonnette au gai carillon.

Telle est la scène dont le hasard m'a rendu témoin l'autre jour !

Chez le boucher. — Une maman. — Voudriez-vous peser Bébé ?

Le boucher. — Très volontiers, Madame... (Quand l'opération est finie, il compte et donne le résultat.) Voilà ! c'est treize livres et demie... avec les os.

La maman. — Ça suffit comme ça.

SOIR D'ABBAYE

Sur le lac, le chemin d'argent de la lune ; sur la montagne, le manteau frais des feuilles nouvelles ; dans des champs, les fleurs endormies et l'herbe drue du mois de mai ; — et sur la place de mon village, ce samedi soir, toute la gaité, toute la lumière d'un beau début de fête. — C'est l'Abbaye, avec ses fanfares éclatantes ses toilettes claires, la ronde du carroussel, les détonations du tir-pipe, les chants, les rires, les danses et le cortège du roi du tir...

Il y a beaucoup de monde sur la place, dans la rue, sur le seuil des maisons, et dans les jardins fleuris de lilas et d'iris.

Le long des chemins, bordés de haies, il y a des couples qui marchent lentement, s'éloignant du bruit de la fête, ils vont, sans hâte... où ? — qu'importe, pourvu qu'on soit...

*Deux dans l'ombre
à se comprendre...*

Qu'ils aillent du côté des vergers de Corcelles, qu'ils prennent le chemin du Pâquier, qu'ils s'égareront sous les grands arbres de la promenade jusqu'à l'étang rêveur que vous connaissez bien, qu'ils suivent en plein champs le chemin d'herbe rase menant jusqu'aux noyers des Porteaux, qu'importe ?

Sur la place, il y aura peut-être une maman inquiète et qui dira à son mari :

— Je ne vois plus Marie... Sais-tu où elle est ?...

Et le papa, se souvenant de son jeune temps, répondra :

— Bah ! elle n'est pas perdue, Marie, je l'ai vue s'en aller tout à l'heure, le long de « Dussey »... avec Georges. Laisse donc cette jeunesse causer un peu, c'est le moyen de s'entendre, voyons !

La fanfare joue des airs variés : des fox-trots, des one-step, des shimmy bien rythmés, pour les jeunes — et il y a aussi de temps en temps une bonne vieille valse, lente et sentimentale. Et ceux qui ne pratiquent pas les danses modernes, les ménages d'un certain âge, les papas et les mamans, ont l'âme émue, pleine de souvenirs quand monte dans l'air tranquille une de ces valses d'autrefois.

— Si on y allait d'un petit tour, maman ?

— Penses-tu, papa, danser à notre âge...

— Tiens, voilà Jean de la Prise et sa femme sur le pont de danse.

— Et les Clercs du Bas... Ils se sont mariés un an avant nous.

— Tu vois, nous ne serons pas les plus vieux, allons...

Et lui, le beau grand paysan dont les cheveux grisonnent sur les tempes, mais dont les yeux restent si jeunes, et elle, la maman active et robuste qui a veillé bien tard ces derniers soirs, qui a pétri les taillaules, vêtue de neuf garçons et filles — arrivent sur le pont de danse.

— Oh ! la bonne vieille mélodie... et comme cela tourne, et berce, et comme c'est joli cette vraie valse dansée par ceux qu'ont appris il y a trente ans !

Nos jeunes modernes dont les promenades et les pas de fantaisie, s'accommodent mal de ce vieux rythme entraînant et régulier, s'arrêtent et regardent, étonnés, un peu méprisants peut-être — un peu envieux tout au fond...

— C'est joli ! dit une toute jeunesse en robe

rose, à son cavalier, guère plus vieux qu'elle. C'est qu'il danse bien, ton père, sais-tu ?

— Oui, il danse bien, et la maman aussi, mais c'est tout de même rudement à la vieille mode, cette valse. Puisque le pont de danse est pour les parents, on pourrait profiter pour aller faire un tour.

— Si tu veux...

Et elle, et lui, le long du chemin d'herbe rase s'éloignent suivis seulement par la vieille valse sentimentale qui dure encore...

Si vous les rencontrez, vous verrez, marchant lentement, une forme sombre, près — très près — d'une robe claire ; vous entendrez un murmure confus qui s'arrêtera dès votre approche — et vous direz :

— Tiens ! en voilà deux qui se « causent ! »...

...Et c'est le soir de l'Abbaye... O jeunesse, temps charmant !

Milandre.

ÇA PIQUE !

NOUS n'avons pas beaucoup souffert des moustiques, cet été. Il pleut trop et trop souvent. Bien qu'il ne soit pas séant de médire des absents, nous croyons pouvoir reproduire les amusantes lignes suivantes publiées sous le titre : « Croquis grandsonnois », par le « Journal d'Yverdon ».

Ce croquis, observe notre frère, dans une note au bas de l'article, est en partie un pastiche d'une page des « Impressions de voyages » d'Alexandre Dumas.

Si vous parcourrez la rue Basse de Grandson ou si vous faites une apparition sur les quais, vous y verrez les bancs des promenades occupés par quantité de braves gens qui sont venus y respirer la fraîcheur du soir d'une chaude journée d'été. L'on y cause et l'on y jase accompagné de mouvements qui ne rappellent en rien ceux du tricotage ou de la broderie. L'on se gratte les chevilles et se frotte les mains... car il y a des moustiques.

Les moustiques ! Voilà n'est-il pas vrai, le gros inconvénient de l'été. C'est la nuit surtout qu'ils sont le plus désagréables. Vous avez beau prendre toutes les précautions voulues, tout fermer, éteindre et se déshabiller sans lumière, ils entrent quand même par les trous des serrures, entre les fenêtres et leurs cadres. Le moustique vous suit partout, à la piste ; il vous voit dans la nuit, car il a les yeux du hibou. En tâtonnant, vous vous avancez vers votre lit en renversant au passage le réveil-matin qui vient choir sur le plancher, en vous retroussant encore un doigt de pied contre votre couette et, tel un serpent, vous vous glisser sous votre couverture. Vous vous félicitez maintenant de ce que, grâce à toutes vos précautions, vous allez avoir une nuit tranquille. L'erreur est douce, mais courte, car au bout d'à peine cinq minutes, vous entendez un petit bourdonnement autour de votre figure : vous avez renfermé votre ennemi avec vous. Il faut vous préparer à un duel acharné car cette trompette qu'il sonne est celle du combat à outrance.

Bientôt le bruit cesse ; c'est le moment terrible : votre ennemi est posé, où ? vous n'en savez rien. Tout à coup vous sentez la blessure ; vous y portez vivement la main, mais votre adversaire a été plus rapide que vous ; cette fois vous l'entendez qui sonne la victoire. Vous essayez encore vainement de le saisir dans le bourdonnement infernal qui enveloppe votre tête, mais une seconde fois le bruit cesse. Alors votre angoisse recommence ; vous portez les mains partout où il n'est pas, jusqu'à ce qu'une nouvelle douleur vous indique où il était jadis, car au moment où vous croyez l'avoir écrasé, l'atroce bourdonnement recommence. Il nous semble, un ricanement diabolique et moqueur auquel vous répondez par un rugissement concentré. Vous vous apprêtez à le surprendre partout où il va se poser ; vous étendez les deux mains, vous tendez même la joue à votre adversaire en espérant l'attirer sur cette face charnue que la paume de la main emboîterait si exactement. Le

bourdonnement cesse à nouveau, vous retenez votre haleine, vous suspendez les battements de votre cœur, vous croyez sentir, en mille endroits différents, s'enfoncer la trompe acérée. Tout à coup la douleur se fixe à la paupière, vous ne calculez rien, vous ne pensez qu'à la vengeance et alors vous vous appliquez sur l'œil un coup de poing à assommer un bœuf ! Le vampire est mort ? Non pas, le bourdonnement satanique recommence. Alors vous rompez toute mesure, votre imagination se monte, votre tête s'exaspère, vous ne prenez plus aucune précaution contre l'attaque, vous vous levez tout entier dans l'espérance que votre antagoniste commettra quelque imprudence, vous vous battez le corps des deux mains ; puis, après trois heures de lutte, écrasé de sommeil, vous vous assoupissez enfin. Votre ennemi vous accorde une trêve ; il est rassasié.

Le lendemain, au réveil, la première chose que vous apercevez, c'est votre infâme moustique, cramponné à votre rideau, le corps rouge et gonflé du plus pur de votre sang. Il est tellement ivre qu'il ne cherche pas à fuir et dans un mouvement de joie effroyable, vous l'écrasez. Butin de la nuit : un bleu sur l'œil, mal dormi, mauvaise humeur.

Ces vilains mousquines prétendent même être apparentés avec la gent humaine puisqu'ils portent le nom de cousins. Voilà bien une parenté terriblement cuisante et dont les visites zézayees n'ont rien de très agréable.

Royal Biograph. — Le nouveau programme du Royal Biograph comprend deux films de tout premier ordre : « Loyauté » ou « Les aventures du nouveau Sheriff », grand drame du Far-West, en quatre actes, puis, « Petite Providence », une délicieuse comédie humoristique en quatre actes. A chaque représentation, des actualités mondiales par le Gaumont-Journal, et le toujours très intéressant cinémagazine le Pathé-Revue ; tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30, dimanche 24, matinée dès 2 h. 30.

Mon chez moi. — Journal illustré pour la famille. — Pache-Varidel & Bron, éditeurs, Lausanne.

Dr G. Kraft : Guérir. — F. Kaiser : Non, vous ne m'avez pas quitté. — H. Christaller : Une mère. — Mme Muret : La layette. — Recettes et économie domestique : les restes. — Aigueperse : Le chercheur de vipères, nouvelle. — Costume au crochet pour petit garçon. — Blouse au tricot. — Michel Hervé : Boule, roman.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, éditi.

Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Bron

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Coniteur Vaudois* comme référence.

ARTICLES SANITAIRES Caoutchouc Pansements

Hygiène. Bandages et ceintures en tous genres.

W. MARGOT & Cie, Pré-du-Marché, Lausanne

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4

CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %

Dépôts en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %

Toutes opérations de banque

DENTISTE R. GUIGNET

Pl. Riponne 4 - LAUSANNE - Tél. 66.18

Consultations tous les jours de 8 à 12 h. et de 2 à 6 h.

HORLOGERIE - BIJOUTERIE - ORFÈVRERIE

G. Guillard-Cuénoud, Palud 1, Lausanne

Grand choix — Réparations garanties — Prix modérés

PHOTOS-APPAREILS Fournitures p/ photographies

Henri MEYER - Photo-Palace

Tél. 27.59, 1 rue Pichard, Lausanne

VERMOUTH CINZANO

P. Pouillot, agent général, LAUSANNE

LINGERIE FINE BRODERIES DENTELLES MOUCHOIRS

Albert FAILLETTAZ, Rue de Bourg 8, Lausanne